

62

mai 1923.

n'envoûte pas plus dans le **Jardin sur l'Oronte** que dans ses autres œuvres son descendant détrompé. Pas plus ici qu'ailleurs M. Barrès n'est dupe de l'idéologie romantique. On ne perçoit même pas un instant, en parcourant ce jardin d'Asie, la désespérance particulière au génie de Pierre Loti, qui respire la mort dans le calice des fleurs les plus exquises. La mort est ici châtiement, non désespoir. Comment un catholique s'y tromperait-il, à moins d'avoir trop lu les écrivains calvinistes, pour qui toute beauté est péché ? L'auteur du **Jardin sur l'Oronte** n'accepte pas cette abominable confusion. Si le péché est la rançon de la beauté, c'est parce que l'homme mésuse de celle-ci, et non point parce qu'il en subit la séduction. M. Maurice Barrès sait distinguer de telles nuances. Tant pis pour les esprits chagrins qui ne s'en sont pas rendu compte.

Georges Hain

Jean Héritier.

**A PROPOS D'UNE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE  
FRANÇAISE CONTEMPORAINE**

On a mené grand bruit, ces temps derniers, autour des manuels d'histoire littéraire. M. Vandérem, ayant découvert qu'Eugène Manuel y occupait une place excessive, au détriment de Baudelaire ou de Rimbaud, a crié au scandale, et beaucoup, qui s'y voudraient voir, de renchérir. Eternelle rivalité des universitaires et des gens de lettres ! Pour nous, qui n'aurions qu'une confiance assez limitée dans un manuel rédigé par M. Vandérem, nous nous contenterons de remarquer qu'une distinction, élémentaire, entre pédagogie et critique nous eût épargné tout ce beau tapage, et que, s'il est éminemment souhaitable qu'on efface des ouvrages en cause ce pauvre Manuel — qui est la nullité même — et bien d'autres, à commencer par Rostand, il ne l'est pas moins qu'on n'y introduise pas Rimbaud, dont je me demande comment on parlerait à des garçons de seize ans. Voici en tout cas une **Histoire de la littérature française contemporaine** (1) selon la nouvelle formule, qui n'est pas pour nous rassurer, et nous ferait presque regretter le morne Doumic. On (2) a reproché à son auteur, un universitaire, M. René Lalou, d'être allé se documenter dans « certaine petite boutique de la rue de l'Odéon » ; disons plus simplement : à la Nouvelle Revue Française. Il adopte ingénument les amitiés et les antipathies de la maison. Et, juste châtiement de s'être laissé prendre aux sortilèges du mauvais enchanteur Jacques Rivière, il perd tout sens critique. Jugez plutôt : étudiant l'œuvre de Claudel, M. Lalou écrit : « Si l'on compare les deux versions de **Tête d'Or**, on

(1) Chez Grès.

(2) M. Dujardin, une vieille barbe du symbolisme, dans les *Cahiers Idéalistes*. M. Dujardin s'étonne, ô candeur ! de ne pas figurer parmi les auteurs cités.

62

verra que cette musique n'est point hasardeuse improvisation, mais progrès savant ; ainsi :

Oui ! quelle chose étonnante c'est que de vivre !  
Celui qui vit et pose ses deux pieds sur la terre, qu'envie-t-il donc aux dieux ?  
(1889)

devient :

Oui ! quelle chose c'est que de vivre !  
Quelle chose étonnante c'est  
Que de vivre ! Quelle chose puissante c'est que de vivre !  
Celui qui vit  
Et qui pose les deux pieds sur la terre, qu'envie-t-il donc aux dieux ?  
(1895)

Tout esprit non prévenu y verra un progrès de la simplicité — relative — au délayage. Ou encore à propos de Jules Romains :  
« Voici deux textes ou, à huit ans d'intervalle, Romains évoque le poète dans la mélancolie du soir :

Maintenant, rien n'accourt vers mon âme aux écoutes ;  
La solitude exhale un ronron de rouet,  
Et l'étroit lumignon verse son jour muet  
Sur le papier très blanc comme le sol des routes.  
(*L'âme des hommes*, 1904.)

Car à quoi bon les larmes  
Si l'on ne pleure pas  
D'être seul, sans espoir,  
Avec un doux regret,  
Et de ne plus avoir  
Pour écrire la peine  
Qu'un morceau de buvard  
Eclairé par la lune ?  
(*Odes*, 1912.)

Dans les quatre premiers vers, une pensée contemporaine revêt un vêtement taillé depuis des siècles et que des générations de poètes ont endossé après quelques légères retouches ; dans les deux stances de l'Ode, cette pensée a trouvé une expression nouvelle, son expression ; littéralement, l'âme s'est créé un corps, etc... « Les deux stances (?) ainsi proposées à notre admiration, est-ce autre chose que de la prose gratuitement découpée ? Ce professeur, qui devrait avoir au moins le respect de sa langue, cite avec complaisance le charabia de Jouve et de Durtain, ou les âneries de Dada. On rit de le voir prendre au sérieux la vaste blague qu'est l'unanimité de Romains. Non qu'il n'ait parfois le trait : il dira fort bien, à propos de Proust : « De cet art le dernier mot est peut-être moins l'amour de l'analyse que la haine de la synthèse », ou de Drieu La Rochelle, en note : « Voir **Etat-Civil** ou Drieu piétine sans avancer et gâche ce magnifique sujet : le portrait d'un jeune homme de 1920 « Mais quoi ! il s'est mis des œillères ! Mal informé pour tout ce qui ne concerne pas

le groupe N.R.F. (1), il rangera François-Paul Alibert, ce grand lyrique, parmi les « intimistes », avec Léo Larguier, Despax et Klingsor ! Il ignorera la descendance littéraire de Moréas ou, s'il en parle, ce sera pire : lisez ce qu'il dit de Jean-Marc Bernard. Par contre, il fera d'André Gide le « véritable représentant du classicisme », sans voir qu'il manquera toujours à Gide, pour mériter ce beau titre, d'avoir su se fixer. Le classicisme ne s'accommode pas d'une éternelle invitation au voyage : il suppose que l'homme a trouvé sa loi. Or Gide n'aura jamais cessé de prendre le dernier bateau. Le classicisme, nous savons bien où le trouver, et ce n'est pas chez Gide, ni à la Nouvelle Revue Française, cette étrange maison où l'on ne choisit pas entre Valéry et Dada.

Georges Hain.

### RAYMOND POSTAL

Faire la critique d'un critique est toujours une œuvre ardue ; mais c'est aussi quelquefois un devoir auquel on ne saurait songer à se soustraire. Ce devoir m'incombe aujourd'hui. Je dois vous parler de Postal et des quinze études qu'il publie, aux éditions de la *Revue Normande*, sous ce titre heureux et sans pose : « Feuilles d'Observation ».

Postal m'est cher à plus d'un titre. Celle des quinze études qu'il m'a consacrée est toute vibrante d'une fraternelle sympathie ; largement compréhensive ; empreinte d'une indulgence, non pas aveugle, mais très lucide au contraire, et qui, par delà l'œuvre imparfaite, s'adresse à l'homme, au « compagnon » dans toute la force de ce terme. Nous sommes compatriotes, tous deux de sang normand ; nous sommes contemporains, à deux ou trois ans de distance ; les mêmes horizons, les mêmes événements ont influencé notre enfance ; nous avons atteint notre majorité au moment de la guerre ; et sans que nous nous soyons rencontrés ni connus avant 1920, nos sensibilités, déjà parentes de race et d'éducation, ont été formées par la même grande école (1). Cela crée beaucoup de liens ; cela explique bien des ressemblances ; cela justifie une communauté presque universelle de souvenirs, de points de vue, d'opinions et de goûts. Lui avec plus de tenue, de correction, d'académisme — car sa langue est châtiée, magistrale, parfois même doctorale ; — moi, avec plus de sans-gêne, d'abandon, de laissez-aller, nous nous efforçons d'appliquer, dans les jugements que nous portons sur les faits, sur les gens et les choses, « les règles d'or de la raison et de l'intelligence » ; l'un comme l'autre, nous nous proclamons — d'accord en cela avec les meilleures têtes de notre époque — disciples fervents de

(1) Et aussi les éditions Crès. Voyez l'ahurissant éloge du médium et ennuyeux *Ecoute, Israël !* du Juif Edmond Fleg (chez Crès).

(2) « La guerre, grande accoucheuse de vérités. Nous en sommes tous revenus meilleurs ou pires, mais plus vrais, évolués dans le sens de nos plus sûres tendances. »